

côte à côte m'impose, aujourd'hui, le pénible devoir d'adresser un dernier adieu au Camarade dont la droiture, la franchise, l'obligeance, ont laissé le plus profond et sympathique souvenir à tous ceux qui ont eu le plaisir de le fréquenter.

Cet adieu, j'ai aussi la mission de l'adresser au nom des Sociétés amicales des Anciens Élèves de l'École supérieure de Bourges et des Écoles nationales d'Arts et Métiers, dont Beauvils faisait partie.

Nos anciens collègues de l'une et l'autre École seront unanimes à déplorer la disparition prématurée d'un excellent Camarade, d'un ami, et à présenter à sa famille si cruellement éprouvée, l'expression de leurs respectueuses et sympathiques condoléances.

L'heure tardive à laquelle nous avons eu connaissance, à Bourges, de la triste nouvelle, ne nous a pas permis de rendre à notre bon Camarade les derniers devoirs dans la forme habituelle et chère à nos traditions; mais, si ces témoignages matériels font aujourd'hui partiellement défaut, sa veuve, ses enfants, sa vieille et bonne mère, sa famille voudront bien trouver ici l'expression d'un souvenir vivace que l'émotion et le manque d'éloquence m'empêchent de traduire avec toute l'énergie désirable.

A ceux qui te pleurent, mon cher Beauvils, je ne puis dire que : résignation et courage.

A tes fils, en particulier, je dirai : « Suivez les dignes traces de votre père », et devant toi, mon vieil ami, je m'incline en t'adressant le suprême adieu.

E. GRIMAUT  
(Ang. 1884).

---

## PRAUD (AUGUSTE)

Angers 1886.

Les Camarades qui ont connu Praud, et en particulier ceux de notre promotion d'Angers 1886-1889, apprendront avec une bien douloureuse surprise la disparition si prématurée de cet excellent Camarade. Ce n'est pas sans émotion que je rappellerai à ceux-là les innombrables occasions où il nous fut donné d'apprécier son inaltérable bonne humeur. Sa gaieté était devenue proverbiale, et son heureux caractère, en le prédisposant à

accepter toujours joyeusement les mille vicissitudes de notre vie commune en avait fait, on peut le dire, l'enfant gâté de notre promotion.

Modeste et effacé, autant que travailleur infatigable, il s'était immédiatement jeté sans peur, mais avec courage, dans la vie commerciale, et il sut, depuis sa sortie de l'École, conduire et faire prospérer, comme par enchantement, à La Roche-Bernard, dans le Morbihan, un établissement important dont il était à la fois l'âme et la cheville ouvrière.

Ses concitoyens l'avaient même appelé au Conseil municipal, où il jouissait d'une très grande considération.

Sa trop grande modestie et aussi la situation un peu retirée de sa contrée, qu'il aimait tant, avaient contribué à le tenir trop longuement éloigné de nous. Mais un jour vint où il sentit la nécessité de se rapprocher enfin de sa grande famille gadzarique, et il profita d'un mot que je lui avais adressé pour me demander de l'aider à faire partie de notre chère Société. J'ai su, depuis, combien il avait été heureux de faire enfin officiellement partie des nôtres, et, dès l'année suivante, il vint à Paris à l'occasion du banquet de notre vingt-cinquième anniversaire d'entrée.

Décrire sa joie et la nôtre, à ce moment inoubliable, serait ajouter à nos regrets, à notre sincère émotion et à la peine réelle que nous cause à tous la triste et fatale réalité.

La Société perd certainement en lui un excellent et dévoué Camarade.

La douleur de sa veuve est immense, nous n'en saurions douter. En la saluant ici avec respect, nous la prions de vouloir bien nous permettre de nous associer en groupe, à son profond chagrin, et de rester assurée que le souvenir de son cher disparu ne s'effacera jamais de notre mémoire.

---

M. BABEUF  
(Ang. 1886).